

La vie de Frantz Fanon et la guerre d'indépendance algérienne

Benjamin Stora

Ce colloque à l'UNESCO, rencontre importante autour de la figure de Frantz Fanon est une grande première en France où la personnalité de Fanon est bien moins connue que dans le monde anglo-saxon. Aux Etats-Unis, Fanon est devenu un théoricien de référence, notamment dans le monde intellectuel afro-américain pour ses analyses sur le colonialisme, ou le racisme touchant la minorité noire. Son vocabulaire sera adopté par les Black Panthers dans les années 1970 qui feront de son livre *Les Damnés de la terre* leur livre de référence.

Quelles résonances peut avoir aujourd'hui Fanon dans la société française ? Que peut apporter son retour dans la sphère universitaire, politique ou intellectuelle ? Pour mémoire, rappelons quelques jalons du parcours de celui que l'on a un peu trop vite baptisé « prophète » du tiers-mondisme des années 1950.

Frantz Fanon, médecin, fut l'un des penseurs de la seconde moitié du vingtième siècle qui a le plus exercé d'influence sur les mouvements indépendantistes du tiers-monde, à commencer par les principaux cadres dirigeants du Front de libération nationale (FLN) durant la guerre d'indépendance algérienne. Il naît à Fort de France en Martinique le 20 juillet 1925 et s'engage en 1943 dans la résistance au régime de Vichy dans les Forces françaises de l'Intérieur. Fanon est blessé au combat lors de la campagne de France en 1945. Ironie du sort, le caporal Fanon reçoit la croix de guerre des mains du colonel Salan, le futur putschiste d'Alger. Titulaire d'un baccalauréat obtenu à Fort-de-France en 1945, il termine ses études de médecine et de philosophie à Lyon. Affecté à l'hôpital psychiatrique de Blida en 1953, il découvre la réalité coloniale et ses travaux sur le maraboutisme en Kabylie lui permettent de rencontrer plusieurs dirigeants du mouvement nationaliste algérien. Dans l'hôpital psychiatrique de Blida, la plus importante d'Afrique, Fanon dirige une section comprenant 165 européens et deux cents musulmans. Dans les traitements, il cherche à développer chez les malades des formes démocratiques nouvelles de vie collective, afin d'ébaucher des processus de socialité permettant au malade de se réorienter dans la société. A cet effet, il s'efforce d'établir une connexion étroite entre la psychothérapie et l'éducation politique. Dans un univers psychiatrique singulier, il découvre l'ampleur des dégâts psychologiques de la colonisation à travers les patients qu'il examine. Fanon introduit le vocabulaire de la psychanalyse pour approcher, comprendre les mécanismes d'aliénation du colonisé. Tout ce travail théorique reste essentiel.

En 1952, année où il épouse une française métropolitaine, paraît au Seuil son premier livre *Peau noire, masques blancs*. L'insurrection du 1^{er} novembre 1954 s'est transformée en guerre d'Algérie; Fanon y voit une guerre colonialiste. D'instinct, le jeune médecin, exactement comme le fait au même moment l'argentin Che Guevara, se range dans le camp des rebelles, ici les algériens, avec le désir d'en découdre.

En ces années cinquante, l'actualité légitime les appels à la révolte et à la lutte armée. Les démocraties occidentales, au premier chef les Etats-Unis, apparaissent discréditées. En Indochine, l'armée française se bat pour préserver un statut colonial réduisant les populations locales à des citoyens de seconde zone. La défaite de Dien Bien Bien Phu en mai 1954 apparaît comme un « Valmy » des peuples colonisés. La révolte gronde au Maroc et en Tunisie. Sur le front égyptien, Britanniques et Français songent à attaquer Nasser, arrivé au pouvoir en 1952, et qui menace de nationaliser le canal de Suez.. A la conférence de Bandung en avril 1955 naîtra l'idée d'un troisième monde, un tricontinent en lutte. Les mouvements de libération font front partout en Asie, en Afrique, en Amérique latine.

Il n'est pas possible de déterminer avec exactitude à quel moment commence la collaboration pratique de Fanon avec le FLN (Front de libération nationale). Des témoignages évoquent des

rencontres avec des dirigeants de la clandestinité, parmi lesquels Abane Ramdane, ou bien lors de contacts avec des éléments de l'Armée de libération nationale opérant aux environs de Blida. Dans le travail clandestin, Fanon abrite et cache des éléments du F.L.N., forme des infirmiers pour le maquis, fournit des locaux pour des rencontres secrètes, et retransmets des informations, des armes et autre matériel. L'organisation clandestine de la clinique est découverte au début de l'année 1956. Certains s'enfuient, d'autres sont arrêtés. L'étau se resserre autour de Fanon. Il proclame en septembre 1956 à un congrès d'écrivains et d'artistes noirs la nécessité d'entreprendre des guerres de libération. Après un bref séjour clandestin à Paris, il se rend en Suisse puis en Italie et en Tunisie.

En décembre 1956, il est officiellement expulsé d'Algérie par les autorités françaises après avoir adressé une lettre de démission, sous forme de réquisitoire anti-colonial, au ministre résident en Algérie. Il écrit : « La folie est l'un des moyens qu'a l'homme de perdre sa liberté. Et je puis vous dire que, placé à cette intersection, j'ai mesuré avec effroi l'ampleur de l'aliénation des habitants de ce pays. (...) Si la psychiatrie est la technique médicale qui se propose de permettre à l'homme de ne plus être étranger à son environnement, je me dois d'affirmer que l'Arabe, aliéné permanent dans son pays, vit dans un état de dépersonnalisation absolue. »

Frantz Fanon rejoint le FLN à Tunis et, tout en étant médecin à l'hôpital psychiatrique de La Manouba, enseigne à l'université de Tunis. A partir de l'été 1958, dès son arrivée, il est à la rédaction de *Résistance algérienne*, organe de l'armée et du Front de Libération Nationale. Au début de l'année 1958, la nouvelle de l'assassinat d'Abane Ramdane, le leader du FLN, se répand dans la capitale tunisienne. Est-il alors au courant des circonstances et des auteurs de ce meurtre ? On sait aujourd'hui qu'Abane a été tué par d'autres responsables algériens, au Maroc en décembre 1957. La mort de cet ami et camarade de lutte politique a dû toucher profondément Fanon, d'autant qu'il a dû défendre officiellement, avec la rédaction d'*El Moujahid*, une version erronée des faits. Dans *l'an V de la révolution algérienne*, écrit peu après, il éprouve, entre autres, le besoin d'objectiver le conflit personnel du révolutionnaire, pris par son engagement politique individuel et par la discipline révolutionnaire liée à la cause de la lutte de libération. C'est la période où le Comité de Coordination et d'Exécution, né en 1956 du Congrès de la Soummam, puis le Gouvernement Provisoire de la République Algérienne (GPRA) qui lui succède en septembre 1958, concentrent une grande partie de leur activité dans la capitale tunisienne. Au cours de l'été, Fanon est envoyé à Tétouan pour y discuter de la réorganisation de toute la presse du FLN. A son retour, il collabore encore plus étroitement à la rédaction d'*El Moujahid*, c'est-à-dire qu'il contribue à l'orientation politique du FLN sur le plan intérieur aussi bien qu'international.

Affecté au ministère de l'information du GPRA, il est délégué en 1958 au congrès panafricain d'Accra. Dans la capitale du Ghana se côtoient Kwame Nkrumah, le leader ghanéen, panafricaniste de choc, Félix Moumié, l'insurgé camerounais qui sera assassiné par les services français, le syndicaliste kényan Tom M'Boya, l'angolais Holden Roberto.

Quelques mois plus tard, Fanon intervient de nouveau à une conférence internationale, le second Congrès des écrivains et artistes noirs qui se tient à Rome du 26 au 31 mars 1959. Il y parle, en tant que membre de la délégation des Antilles. Au cours de l'été de la même année, il est grièvement blessé dans un accident d'auto, près de la frontière algéro-marocaine, où il réorganise les services médicaux de la région militaire et forme des cadres politiques de l'A.L.N. On annonce d'abord à Tunis qu'il est mort ; en fait il est transporté par avion à Rome, où il passe plusieurs mois en clinique. Pendant ce temps, la Main Rouge organise deux attentats contre lui : une bombe à retardement explose à contre temps à l'aéroport de Rome et tue un enfant ; le commando qui s'était introduit dans la clinique pour l'assassiner trouve le lit vide, Fanon, sur ses gardes, ayant demandé la veille son transfert dans une autre chambre. Après une brève convalescence, il retourne à Tunis fin 1959. Et c'est à ce moment que Fanon va acquérir une immense notoriété....

Du creuse panafricain sort un essai qui aura un énorme retentissement, *l'An V de la révolution algérienne*. L'ouvrage paraît chez Maspero, est saisi mais la clientèle militante de la librairie *La Joie de lire* a le temps de s'enflammer à l'idée que la lutte contre le statut colonial du mouvement de libération algérien est porteuse d'une dynamique révolutionnaire. *L'An V de la révolution algérienne*, énorme best seller connu dans le monde entier, sera interdit en France. L'antillais devient alors une figure de proue pour la jeune garde de la future extrême gauche française, militants dissidents des Jeunesses communistes, trotskistes ou chrétiens de gauche admirent l'homme d'action, le militant du tiers monde.

L'année 1960 et d'une importance décisive pour l'Afrique ; de nombreuses colonies obtiennent leur indépendance politique ; les futures relations avec les ex-puissances coloniales et le soutien des luttes de libération nationale forment la matière des discussions sur ce que l'on appelle le « socialisme africain ». En janvier, Fanon participe, comme membre de la délégation algérienne, à la seconde conférence des Peuples Africains à Tunis. On y discute des changements intervenus depuis la première conférence d'Accra. Le porte-parole de la délégation algérienne demande la constitution d'une brigade internationale de volontaires africains pour lutter contre le colonialisme français. Le mois suivant, Fanon se rend au Caire, siège du ministère des Affaires étrangères du G.P.R.A., afin de discuter des directives de la politique africaine. A cette époque, Accra était au centre des contacts et des discussions des révolutionnaires et hommes d'Etat africains. En tant que délégué d'un pays menant depuis six ans une lutte pour son indépendance, Fanon y jouit d'un prestige particulier. N'incarne-t-il pas le révolutionnaire engagé, l'intellectuel français ayant rompu avec la métropole pour combattre en première ligne du front anti-impérialiste ? N'est il pas un Noir, descendant d'esclaves déportés, revenu en Afrique comme militant et théoricien pour conquérir l'indépendance ? Il symbolise les liens entre les deux Afriques traditionnelles au nord et au sud du Sahara.

Dans les divers congrès internationaux (Conférence pour la paix et la sécurité en Afrique d'Accra, du 7 au 10 avril ; Conférence afro-asiatique de Conakry, du 12 au 15 avril ; troisième conférence des Etats africains indépendants d'Addis Abéba, juin 1960), Fanon intervient désormais officiellement comme représentant diplomatique de l'Algérie. Ce qui lui importe avant tout, c'est de démontrer que la lutte algérienne a valeur d'exemple pour l'Afrique, et d'exprimer en termes politiques pour les Algériens leurs rapports avec l'Afrique. C'est sous cet angle général qu'il consacre son attention à trois problèmes essentiels de l'actualité : la constitution d'un front du Sud à la frontière du Mali, le début de la lutte armée en Angola, et les événements du Congo.

Au cours de sa seconde visite au Mali, Fanon parvient à donner une forme concrète à son projet d'importer des armes et des munitions du Mali, et d'activer puissamment la lutte des populations sahariennes. Cependant le plan n'est jamais mis à exécution ; peu après son second séjour au Mali, Fanon est retenu à Tunis, son état de santé s'étant aggravé au point qu'il ne pourra plus retourner en Afrique Noire. En Angola, où la tension entre les colonisés et les colonisateurs atteint son paroxysme. Fanon envisage l'éventualité de créer une « seconde Algérie ». Fanon appuie et conseille Roberto Holden, qu'il connaît depuis 1959. Il l'assure du soutien d'autres dirigeants africains, le fait venir, en même temps que d'autres partisans de l'U. P. A. à Tunis, En juin 1960, le Congo accède à l'indépendance et Lumumba prend la tête du gouvernement ; quelques semaines plus tard, Tschombé proclame l'indépendance du Katanga ; les troupes belges passent à l'action, et l'O.N.U intervient en septembre. Après leur première rencontre en décembre 1958 à Accra, Fanon et de Lumumba se retrouvèrent à plusieurs reprises, tant à Accra qu'à Léopoldville où se déroule la conférence Panafricaine, réunie par Lumumba en août 1960, au paroxysme de la sécession katangaise.

En septembre 1960, Lumumba est arrêté. Fanon analyse ces événements, Ils sont l'occasion de remarques autocritiques et d'un appel pressant à l'adresse des forces progressistes d'Afrique : nous devons comprendre « qu'il n'y aura pas une Afrique qui se bat contre le colonialisme et une autre qui tente de s'arranger avec le colonialisme...Notre tort à nous, Africains, est d'avoir oublié que l'ennemi ne recule jamais sincèrement. Il ne comprend jamais. Il capitule, mais ne se

convertit pas. Notre tort est d'avoir cru que l'ennemi avait perdu de sa combativité et de sa nocivité. Si Lumumba gêne, Lumumba disparaît. L'hésitation dans le meurtre n'a jamais caractérisé l'impérialisme ».

Il est probable que Fanon soit déjà au courant de sa maladie, lors de son séjour à Accra ; en décembre 1960, à Tunis, il apprend, de source sûre, qu'il est atteint de leucémie. Néanmoins, Fanon retourne aussitôt en Algérie. Il se trouve à la frontière algéro-tunisienne, près de Gardimaou, pour donner des cours de formation politique à des cadres de l'A.L.N. Ce travail épuise le peu de forces qui lui restent. Ce séjour de Fanon parmi les cadres de l' « armée de la frontière » permit plus tard à Ben Bella, aussi bien qu'à Boumedienne de se présenter, lors de la scission du G.P.R.A., comme les héritiers de la pensée de Fanon et les représentants du « socialisme et du progressisme ».

Parant au plus pressé dans des conditions dramatiques, car son état de santé se détériore à vue d'œil. Fanon commence à écrire en avril. Au bout d'une dizaine de semaines, il envoie le dernier chapitre des *Damnés de la terre* à son éditeur : « j'ai l'impression » écrit il, « d'avoir été trop véhément dans mes descriptions. C'est que l'enjeu me paraissait terriblement compromis. » En août, il rencontre Sartre à Rome pendant quelques jours et lui demande de préfacer son livre. Dans ses *Mémoires*, Simone de Beauvoir écrit : « Cependant Fanon n'oubliait pas que Sartre était français, et il lui reprochait de ne pas suffisamment expier Nous avons des droits sur vous. Comment pouvez vous continuer à vivre normalement, à écrire ? Il réclamait tantôt qu'il inventât une action efficace, tantôt qu'il choisît le martyr. Il vivait dans un autre monde que nous : il imaginait que Sartre aurait bouleversé l'opinion en déclarant qu'il renonçait à écrire jusqu'à la fin de la guerre. Ou alors, qu'il se fasse mettre en prison : il provoquerait un scandale national. Nous ne parvenions pas à le détromper ».

En automne, l'état de santé de Fanon s'aggrave subitement. Il part pour Washington, Lorsqu'il entre à la clinique, son état est désespéré. Il manifeste une volonté de résistance farouche et ébauche plusieurs projets de livres auxquels il tient beaucoup. Fin novembre, il reçoit de Maspero l'exemplaire des *Damnés de la Terre*. Il s'éteint le 6 décembre 1961.

Les Damnés de la terre publié fin 1961, au même de sa mort, à trente six ans, seront donc son testament. Le livre deviendra la bible des militants anticolonialistes des années 60 ; la nouveauté de l'ouvrage tient à son approche subjective, psychiatrique du phénomène colonial. La personnalité de l'auteur joue aussi. La théorie subversive avait été jusque là l'apanage d'idéologues européens ou asiatiques ; dans les veines de Fanon, coule le sang des Caraïbes et de la négritude. Dans une langue vibrante, Fanon fait l'apologie de la violence après avoir décrit la dépersonnalisation et l'humiliation du colonisé, traité en sous homme, traumatisé, poussé au suicide ou à des luttes fratricides. Le passage à la violence contre un ordre et un maître tout-puissants romprait le complexe d'infériorisation. Emancipé, le colonisé, en retrouvant son identité, retrouverait sa dignité.

Avant son départ pour les Etats-Unis, Fanon avait manifesté le désir d'être ramené en Afrique, afin de reposer en terre algérienne. Sa dépouille mortelle est ramenée par avion spécial à Tunis et exposée au siège du G.P.R.A. Krim Belkacem prononce son éloge funèbre. Elle est transférée à Gardimaou et confiée à l'A.L.N., qui la fait passer en Algérie à travers la ligne du front.. Fanon est enterré au milieu d'autres combattants.

Un mois avant sa mort, Fanon avait écrit à Roger Tayeb, l'un de ses amis : « Roger, ce que je voudrais vous dire, c'est que la mort est toujours avec nous et qu'il ne s'agit pas de savoir si on peut lui échapper, mais si on atteint le maximum pour les idées que l'on a fait siennes. Ce qui m'a choqué ici, dans mon lit, lorsque j'ai senti mes forces s'évanouir avec mon sang ce n'est pas le fait de mourir, puisque j'aurais pu mourir il y a déjà trois mois face à l'ennemi alors que je me savais déjà atteint par cette maladie. Nous ne sommes rien sur terre, si nous ne sommes pas d'abord les esclaves d'une cause, celles des peuples et celle de la justice et de la liberté. Je voudrais que vous sachiez que même lorsque les médecins m'ont condamné, j'ai encore pensé, quoique dans le brouillard, au peuple algérien, aux peuples du tiers monde, et si j'ai tenu le coup c'est grâce à vous. »

Que reste-t-il de Fanon aujourd'hui ? Ses réflexions sur le racisme, sur les dominations raciales et sociales, sur l'universel, ont encore beaucoup à nous apporter, car elles ont un rapport avec le monde d'aujourd'hui et avec le modèle dominant en occident. Dans le livre resté célèbre, *Peau noire et Masque blanc* où il analyse la condition de nombreux Antillais qui, dès leur arrivée en France, pensent et se comportent comme des « Blancs » alors qu'ils sont noirs, Fanon montre comment ces Antillais en viennent à refuser d'être assimilés ou comparés à des Africains et, partant, pratiquent une sorte de racisme à rebours à l'endroit non seulement des Africains mais, aussi, des Maghrébins. Et de pointer le doigt sur les causes de cette dépersonnalisation, la *colonisation des esprits*.

Observant le déroulement de la guerre d'indépendance algérienne, il livre d'autres analyses qui seront ensuite contestées. Frantz Fanon dit par exemple que la paysannerie est la seule vraie force révolutionnaire, prenant ainsi le contre-pied des thèses marxistes classiques développées à l'époque qui donnait à la classe ouvrière des pays européens un rôle central. Fanon place ainsi ses espoirs dans la paysannerie et le peuple des bidonvilles, fer de lance urbain de la lutte. Les déclassés, le lumpenprolétariat constitue, écrit-il, « l'une des forces les plus spontanément et les plus radicalement révolutionnaires d'un peuple colonisé ».

Il idéalise aussi la mobilisation populaire : « le tiers monde n'entend pas organiser une immense croisade de la faim contre l'Europe. Ce qu'il attend de ceux qui l'ont maintenu en esclavage pendant des siècles, c'est qu'ils l'aident à réhabiliter l'homme, à faire triompher l'homme partout, une fois pour toute. »

Fanon explique également, ce qui lui sera reproché plus tard, que la violence révolutionnaire transformerait les individus. Les relations entre pères et fils ou hommes et femmes s'amélioreraient. Il s'établirait des rapports nouveaux empreints de fraternités. « Quant elles ont participé dans la violence à la libération nationale, les masses ne permettent à personne de se présenter « en libérateur » soutient Fanon. Elles se montrent jalouses du résultat de leur action et se gardent de remettre à un dieu vivant leur avenir, leur destin, le sort de la patrie.

Totalement irresponsables hier, elles entendent aujourd'hui tout comprendre et décider de tout.

Les « théories fanoniennes », qui, par certains aspects, rejoignaient celles développées par Mao Tsé-Toung et, par Che Guevara feront de Frantz Fanon, sans doute, l'unique théoricien de la révolution algérienne. En Afrique, Fanon aura des admirateurs comme les dirigeants Kwame Nkrumah, Modibo Keita et, à un degré moindre, Ahmed Sékou Touré. Et les dérives terribles de tous ces régimes à parti unique dans des dictatures relègueront la postérité de Fanon dans une injuste obscurité.

Injuste, car Fanon ne visait pas l'exaltation identitaire, mais était un homme de l'universel dont les écrits doivent être médités par la jeunesse d'aujourd'hui, en Afrique ou dans les banlieues françaises. Il écrivait ainsi à la fin, dans la conclusion de *Peaux noires masques blancs* : « Vais-je demander à l'homme blanc d'aujourd'hui d'être responsable des négriers du XVII^e siècle ? Vais-je essayer par tous les moyens de faire naître la culpabilité dans les âmes ? La douleur morale devant la densité du passé ? Je suis nègre, et des tonnes de chaînes, des orages de coups, des fleuves de crachats ruissellent sur mes épaules. Mais je n'ai pas le droit de me laisser ancrer. Je n'ai pas le droit de me laisser engluer par la détermination du passé. Je ne suis pas esclave de l'esclavage qui déshumanisa mes pères. »

Sa capacité courageuse à aller à contretemps reste une des dimensions essentielles de la démarche de Fanon.